

foi, un peu d'énergie, de la volonté, et tout est fait ; la loi de Dieu est obéie, le devoir est consommé, la couronne est conquise, Jésus-Christ, surtout, Jésus-Christ est excellemment imité.

Mépris des richesses : abandon à la Providence

Jésus-Christ nous a déjà, en nous inculquant l'humilité, préparés au mépris des biens terrestres. Le lien qui unit l'orgueil à l'amour des richesses est si étroit et si fort, qu'il est impossible de céder à l'un sans céder à l'autre. Qui retient l'âme dans l'amour de la fortune, sinon l'amour du luxe, des grandeurs, du fastueux appareil dont s'entoure l'orgueil humain ; sinon le désir de captiver l'admiration et les hommages de la foule ? Soyons humbles et, du même coup, nous serons simples et modérés dans notre train de vie, contempteurs d'un superflu inutile.

A l'humilité ajoutons la réflexion et le jugement sain porté sur la richesse. Qu'est-elle et quels en sont les caractères ? La richesse est à la fois passagère, incertaine, nuisible. Elle est passagère, puisque c'est dans l'exil, sur un sol étranger, durant un rapide voyage, que nous la possédons ou plutôt que nous la croyons posséder. Un instant, et tout nous quitte, et nous quittons tout. Elle est incertaine. *Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers vous mangent, où les voleurs fouillent et dérobent*¹. L'éroulement des fortunes est un événement presque vulgaire, et mille causes différentes viennent amoindrir et

¹ Matt., VI, 21.

souvent perdre entièrement les opulences que l'on croyait les plus solidement constituées. Mais, en tout cas, il est un « voleur » contre les entreprises duquel nulle vigilance ne peut prévaloir, c'est la mort. Il est des « vers » qui rongent, sans qu'aucun préservatif ne nous fasse quitte, ce sont les vers du sépulcre. Notre méprise est donc grande, quand nous confions à la terre une richesse que le ciel seul peut éterniser.

Si encore cette richesse n'était que passagère et incertaine ! Mais combien surtout elle est nuisible ? C'est pour nous une tyrannie, c'est un abaissement de l'âme, c'est une cécité lamentable, et, plus que tout le reste, c'est un éloignement de Dieu. La tyrannie de l'or est la plus dure de toutes. Êtes-vous absorbé par l'amour, la poursuite, ou la possession de la richesse ? D'homme libre vous n'êtes plus qu'un esclave, tyrannisé que vous êtes dans vos pensées, vos sollicitudes, vos désirs, vos regrets, vos angoisses, plus commandé qu'aucun domestique ne peut l'être, tombé que vous êtes des hauteurs de la grâce dans le dégradant état du péché. Quand Dieu est votre bien suprême, tout en vous s'élève et se grandit ; quand c'est l'or, tout se déprime et se souille, *car là où est votre trésor, là est votre cœur*¹. Avec la grandeur d'âme, vous perdez le regard de l'intelligence, vous n'êtes plus qu'un aveugle. Vous ne voyez plus ni le terme à atteindre, ni la route à suivre, ni le vrai emploi de votre or. Il nous fait d'incurables blessures que vous n'apercevez pas. Il vous livre à des passions sans freins, à des fautes sans mesures ! Ces désastres vous restent cachés ; le ciel, les joies futures, les espérances éternelles, Dieu, votre âme, votre destinée, tout demeure

¹ Matt., VI, 21.

pour vous dans d'impénétrables ténèbres¹ ; « la lumière n'est plus en vous. » Aux ténèbres de la nuit va succéder l'illumination du jour ; mais un espoir reste-t-il au malheureux qui est privé de ses yeux ? *Si la lumière qui est en vous est ténèbres, combien profondes seront les ténèbres elles-mêmes*² ! Découvrons encore un pire effet de la richesse : elle a pour malédiction propre de nous tenir éloignés de Dieu, de nous mettre en opposition avec ses idées, ses sentiments, ses volontés ; de nous détourner de son service pour nous mettre à celui du monde, de ses sensualités, de son luxe, de son orgueil, de son égoïsme. *Nul ne peut servir deux maîtres : où il haïra l'un et aimera l'autre ; ou, docile au premier, il méprisera les ordres du second. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et Mammon*³. Comment servir à la fois ces deux maîtres, puisque les ordres que chacun d'eux intime sont diamétralement opposés, et que la haine et le mépris qu'ils ont l'un pour l'autre se communiquent nécessairement à leurs serviteurs ? C'est à dessein que Jésus-Christ se sert de l'image des serviteurs, car il veut nous montrer la possibilité de la conversion. Le serviteur peut, quand il le veut, changer de maître ; le riche peut, à son gré et fidèle à la grâce, se dégager de la tyrannie des richesses et faire même de son or un auxiliaire précieux de son salut. Ce n'est pas être riche qui damne, c'est être riche au détriment de son âme et de la gloire de Dieu. Job était riche, Abraham l'était, mais ils donnaient leurs richesses au lieu d'en être asservis.

Le mépris des richesses n'est possible que si nous y

¹ Matt., VI, 22.

² Matt., VI, 23.

³ Matt., VI, 24.

ajoutons l'abandon à la divine Providence. Aussi Jésus-Christ de l'un nous mène directement à l'autre : *Je vous le dis, ne vous inquiétez point pour votre vie, si vous aurez de quoi manger, ni pour votre corps comment vous le vêtirez*¹.

Nourriture et vêtement : c'est le double objet de nos inquiétudes, c'est aussi le double sujet de nous reposer sur Dieu. C'est d'abord la nourriture que nous obtiendrons de la divine Providence : Jésus nous indique les deux assurances qui nous en sont données. La première nous vient de la sagesse de Dieu. Comment supposer en Dieu incohérence et défaut de suite dans son œuvre ? Comment lui refuser ce que nous attribuons à la plus vulgaire prudence humaine ? En même temps que Dieu créait notre corps, il pourvoyait assurément à l'entretien de ce corps ; il ne condamnait pas à la destruction l'ouvrage qu'il venait d'édifier. Car d'où viennent nos corps sinon de lui ? Ils sont tellement de lui que nous n'y pouvons de nous-mêmes faire la moindre retouche. *Qui de vous pourrait, avec tout le travail de la réflexion, ajouter une coudée à sa taille*² ? Mais si Dieu crée le corps, qui se charge de l'entretenir, sinon lui ? Ayant fait le plus, comment refuserait-il le moins ? *La vie n'est-elle pas plus que la nourriture ?... Si donc, les moindres choses sont au-dessus de votre pouvoir, pourquoi vos inquiétudes sur le reste*³ ? Invincible est ce raisonnement, mais s'il ne nous convainquait pas assez, regardons Dieu à l'œuvre. *Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers, et votre Père céleste les*

¹ Matt., VI, 25.

² Matt., VI, 27.

³ Matt., VI, 23.

*nourrit. Ne valez-vous pas plus qu'eux*¹ ? Le Sauveur eût pu nous renvoyer aux Saints que Dieu nourrit autrefois miraculeusement, tels que Héli, Moïse, Jean le Précurseur et bien d'autres ; mais comme nous pourrions arguer de leur Sainteté et de nos démérites pour légitimer nos défiances, il aime mieux nous mener aux plus petits des êtres de la Création. Sa démonstration en reste plus victorieuse. Mais il est une équivoque que nous devons détruire. Ce n'est pas le labeur, mais bien l'inquiétude vaine, dont Jésus-Christ nous fait quitte. Assurément nous travaillerons, nous gagnerons notre pain, fût-ce à la sueur de nos fronts, nous lutterons avec persévérance et énergie pour la conquête de notre pain de chaque jour. Mais nous ferons tout cela sans jamais douter de la divine Providence.

N'en doutant pas pour la nourriture, pourquoi en douterions-nous pour le vêtement ? *Quant au vêtement pourquoi vous en inquiéter ? Voyez les lis des champs comme ils croissent. Ils ne travaillent ni ne filent, or, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si donc une herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, est si magnifiquement vêtue par Dieu, combien plus vous*² ! Comme tout est admirablement choisi dans la comparaison du Sauveur ! Quelle force dans le contraste ! Il pouvait prendre d'autres créatures plus nobles, auxquelles Dieu donne de splendides parures : il choisit la plus vile, la fleur des champs, dont nul ne se préoccupe, qui vit un instant, disparaît, est jetée au feu. Et c'est cette herbe que Dieu a pris soin de si

¹ Matt., VI, 26.

² Matt., VI, 28-29-30.

magnifiquement vêtir ! Quelle force encore dans ce mot : « vous ». *Combien plus vous !* Nous que Dieu a créés à son image, pour qui il a édifié le grandiose palais de l'univers, vers qui il a délégué ses prophètes, et, plus que ses prophètes, son Fils unique porteur d'innombrables biens, Vous que l'éternité attend dans ses incomparables splendeurs.

Ce passage de l'Évangile est d'une si grande beauté et renferme des enseignements d'une si haute importance, que nous devons nous y appesantir et en tirer toute la substance. Notre conduite à l'égard des biens terrestres et à l'égard des biens éternels nous y est admirablement tracée.

*Eloignez toute inquiétude et ne dites jamais : Que mangerons-nous ? Qu'aurons-nous pour nous vêtir ? Les païens se préoccupent de tout cela : Pour vous, votre Père céleste connaît vos besoins*¹. « Votre Père connaît. » Nous voici ramené à un très doux et très noble acte de foi. Dieu est partout, Dieu voit tout, Dieu opère tout, habituons-nous à voir Dieu dans la nature. Telle est l'universalité de son action, que pas une créature n'échappe à son regard et à sa puissance. S'il meut et soutient les astres dans leur gigantesque essor, s'il « fait luire son soleil » et « connaît le nombre et le nom des étoiles », avec la même sollicitude il s'occupe des êtres les plus frêles et les plus petits ; il revêt le lis des champs, il donne aux oiseaux leur délicat plumage, « pas un passereau ne tombe sur la terre sans sa permission ». Quelle est la conclusion du bon sens ? Celle que nous suggère Jésus-Christ. Pourvoyeur si magnifique des êtres inférieurs, comment Dieu négligerait-il

¹ Matt., VI, 31.

ceux qui les dominent de toute la hauteur des Cieux ? « Votre Père céleste connaît *vos besoins*. » Nous disons : je suis torturé par l'angoisse, car c'est de mon nécessaire, du soutien même de la vie, de mes besoins les plus pressants, qu'il s'agit. Or cette raison de ne m'inquiéter est précisément celle de ne pas m'inquiéter. S'il s'agissait d'un superflu quelconque, encore pourrai-je l'espérer de la bonté inépuisable de Dieu. Mais dès qu'il s'agit du *besoin*, de ce sans quoi la vie même m'est impossible, comment douter que Celui qui nourrit un passereau et couvre une herbe des champs d'un vêtement plus magnifique que n'en eût jamais Salomon dans sa gloire, me laissera nu, affamé, mourant, sans son secours ?

Insistons sur les dernières paroles : « Votre Père céleste connaît vos besoins ». Soyons assurés que sa Providence ne nous fera pas défaut dans les choses indispensables à la vie, à condition que nous ne les attendions pas de lui alors que nous dédaignons les règles de la prudence, ou que notre paresse cesse de les mériter. Mais les superfluités, les exigences du luxe, du bien-être, de la vanité et de l'orgueil, cessons d'en faire l'objet d'une espérance et d'une prière. Apprenons plutôt à mépriser cet inutile superflu. Jugeons à sa juste valeur le plus splendide vêtement, la plus délicate et la plus gracieuse parure, alors qu'un Salomon dans sa gloire fut vaincu par un lis des champs ! Allons à ce qui seul est grand et solide : au royaume de Dieu.

*Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous arrivera comme surcroît*¹. Nous sommes élevés à un tel degré de gloire, fils de Dieu, héritiers d'un royaume éternel, princes de la Cour

¹ Matt., VI, 33

céleste, frères des anges, et, plus que tout cela, unis à Jésus-Christ jusqu'à ne plus faire qu'un seul tout, un seul corps avec Lui, qu'il est devenu indigne de nous absorber dans les sollicitudes de la vie présente. Inutile même de faire des choses matérielles de la vie l'objet d'une prière ; puisque Dieu nous les ajoutera par surcroît. S'il nous fait demander notre pain, c'est pour nous rappeler à l'humilité et à la dépendance, car à qui « cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice », le pain ne saurait faire défaut. Cependant tenons grand compte de la condition posée, qui est de « chercher avant tout le Royaume de Dieu et sa justice », c'est-à-dire la fuite du péché et la pratique des vertus. Si le Royaume de Dieu est notre exclusive préoccupation, n'ayons plus d'inquiétude. *N'ayez pas souci du lendemain, le lendemain prendra soin de lui-même*¹. De même que, plus haut, nous disions que la confiance en Dieu ne pouvait exclure la prudence et le travail, remarquons ici que les maternelles sollicitudes de la Providence ne pouvaient exclure les souffrances et chasser la croix. L'épreuve restera l'essentielle condition de la vie présente et, sous un Sauveur crucifié, ce serait insolence de vouloir vivre d'une vie de bien-être et de délices. Nous souffrirons donc quand il plaira à Dieu de préparer par la douleur nos joies futures ; mais nous souffrirons sans surcharger nos croix présentes des appréhensions de l'avenir. Aussi le Sauveur ajoute-t-il : *A chaque jour suffit son mal*².

¹ Matt., VI, 34.

² Matt., VI, 34.

Les Jugements

XI. — *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés*¹. Pourtant, dans bien d'autres endroits de l'Écriture et sur les lèvres même du Sauveur, le précepte contraire nous est donné. « Les pécheurs publics, reprenez les », dit saint Paul. Et Jésus-Christ : « Va, reprends-le, à part, entre lui et toi. S'il ne t'écoute pas, porte la cause devant un autre juge. S'il méprise cette nouvelle sentence, dénonce-le à l'Église. » Il est donc des cas où juger nos semblables nous est interdit ; d'autres cas où ce nous est un devoir. En d'autres termes, le jugement que nous portons sur nos frères doit revêtir des conditions qui seules le rendent légitimes, de téméraire et coupable qu'il serait sans ces conditions. Mais ces conditions quelles sont-elles ?

Une première nous est clairement énoncée par le Divin Maître quand il nous montre la téméraire impudence de Celui qui, plus coupable qu'eux, accable ses frères sous ses implacables jugements. *Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère et ne voyez-vous pas la poutre qui est dans votre œil*² ? C'était là avant tout l'impudence Juive. Ces malheureux, couverts d'iniquités, rebelles aux leçons divines, orgueilleux, incorrigibles, et qui dès lors songeaient au déicide, ne cessaient de poursuivre Jésus-Christ et les Apôtres de leurs iniques accusations, dénaturant les intentions les plus droites, calomniant les œuvres les plus saintes, et tournant en crimes les choses les plus indifférentes. Mais

¹ Matt., VII, 1-2.

² Matt., VII, 3. Luc., VI, 41-42.

si le jugement téméraire et coupable fut le fait des Juifs, il n'est que trop souvent le nôtre, et c'est pour tous les temps que Jésus-Christ rappelle les siens autant à la pudeur qu'à l'équité. Et en les y rappelant il ajoute la salutaire terreur des divines représailles. *Comme vous avez jugé les autres, vous-mêmes vous serez jugés*¹. Ce n'est pas juger, critiquer, condamner qu'il fallait, c'était se montrer compatissant et bon, chercher par la douceur à ramener le délinquant et vaincre le mal à force de patience et de charité. Mais il est des esprits si méchamment disposés que tout leur semble mal, tout pour eux est impardonnable crime. Fastueux eux-mêmes, ils reprennent sans pitié tout écart de luxe. Sensuels, ils ne pardonnent pas chez les autres le plus petit excès. Voleurs éhontés, ils accablent autrui pour le plus léger larcin : Une *poutre* est dans leur œil, et ils ne souffrent pas qu'une *paille* soit dans l'œil de leurs frères. Ont-ils le droit de juger ? Assurément non, car la première des conditions leur fait défaut.

Il en est une seconde. Saint Paul écrivant aux Corinthiens défend aux fidèles de juger leurs supérieurs, même alors que les démérites sont manifestes. Combien plus quand ces démérites ne sont nullement certains ?

Une troisième condition est dans une intention droite. Si nous reprenons nos frères, ce ne peut être qu'en vue de la gloire de Dieu et de leur bien. Et quand nos jugements et nos critiques viennent d'un mauvais fond d'orgueil, de jalousie, de méchanceté ; quand, sous couleur de vertueux zèle ou de fausse sympathie, nous ne jugeons et reprenons nos frères que pour satisfaire nos instincts pervers, Jésus-Christ alors s'arme contre nous

¹ Matt., VII, 2.

d'une vengeresse rigueur, et l'épithète qu'il nous décerne nous donne à penser la gravité de notre faute et l'excès de son courroux : *Hypocrite ! enlève d'abord la poutre de ton œil, tu songerās ensuite à ôter la paille de l'œil de ton frère* ¹.

A l'intention droite nous devons joindre les formes douces et bénignes d'une vraie charité. Le plus souvent, fermons les yeux sur les défauts et les fautes du prochain. Puis, quand au lieu d'un condescendant mutisme, nous sommes dans la nécessité de parler, de reprendre, de corriger, faisons-le, non pas en ennemi, mais en frère; non pas avec des propos amers et des reproches violents, mais avec les précautions délicates d'un bon cœur. Est-ce avec brusquerie et sans encouragements que le chirurgien touche les plaies vives ?

Mais une condescendance charité ne trouvera-t-elle quelque borne dans l'obstination du mal et l'incurable perversité du pécheur ? Que faire quand nous serons en présence de ces malheureux que nous n'avons plus aucun espoir de ramener ? Jésus-Christ n'a garde de nous laisser sans règle pour des circonstances, hélas ! si fréquentes. *Ne livrez pas aux chiens les choses saintes ; et ne jetez pas vos pierres précieuses sous les pieds des porceaux, de peur qu'ils ne les foulent, et que, se retournant contre vous, ils ne vous déchirent* ². Le « Chien », c'est l'impudence et le cynisme. Le « porceau », c'est le sensualisme abject. Il se rencontre des hommes qui ont obstinément fermé les yeux à la lumière, qui à aucun prix ne voudraient être éclairés et convaincus, qui se retranchent dans leurs négations

¹ Luc., VI, 41-42. Matt., VII, 3-4-5.

² Matt., VII, 6.

ou leur dédain superbe, et sur lesquels désormais la vérité n'a plus aucune prise. A cette classe d'incrédules inconvertissables s'en ajoute une autre où l'obstination n'est pas moins invincible c'est celle des matérialistes jouisseurs. Tout est chair dans ces hommes ; rien n'y est plus esprit ni sentiment ; l'abjecte émotion des sens a étouffé l'âme ; il ne reste plus que ce que saint Paul ne craint pas d'appeler « l'animal », et « l'homme-animal n'est plus apte à comprendre les choses spirituelles ». Jésus-Christ leur réserve un mot plus dur. Comme en eux rien ne compte que le plaisir, que la volupté est leur préoccupation unique, et que « leur dieu c'est leur ventre », ce sont dit le Sauveur des « porceaux ».

Aux uns comme aux autres les vérités saintes doivent être refusées. D'abord, ils n'en veulent pas ; puis elles leur seraient présentées vainement ; enfin mal comprises par eux, ou écoutées dans un but mauvais et avec des dispositions hostiles, elles deviendraient une arme contre la religion. Cette arme les blesserait eux-mêmes les premiers. Nul n'est plus haineux, plus persécuteur que le renégat, et ce qu'il a retenu des notions religieuses ne lui sert qu'à haïr et à poursuivre davantage la vérité. Soyons donc, non pas seulement prudents et discrets devant de tels hommes, mais muets absolument. D'ordinaire, dans les salons et aux tables mondaines, ils sont obstinés à parler religion et à provoquer les discussions qu'ils espèrent de notre naïve confiance : « Ne jetons pas les choses saintes aux chiens ; ne donnons pas nos pierres précieuses à fouler aux porceaux. »

Nécessité de la Prière.

XII. — L'âme mise en face de la doctrine Chrétienne, de ses sublimités, de sa perfection, de ses obstacles, se

prend à trembler comme on tremble en se penchant sur quelque profond abîme. Pourra-t-elle s'élever si haut ? Aura-t-elle la force de vaincre en tant de points les oppositions d'une nature faible et portée au mal ? Chaque précepte nous arrache à nous-mêmes pour nous livrer à Dieu ; chaque article de cette Loi nous est une immolation douloureuse. Devant une seule observance, Pierre effrayé s'écrie : « Qui pourra se sauver ! » En face de la loi du mariage : « A ce compte mieux vaut y renoncer ! » Et ainsi chaque partie de ce divin ensemble laisse attérée et défaillante la pauvre nature humaine.

Demeure-t-elle sans secours ? A Dieu ne plaise ! Si les difficultés sont grandes, plus grands encore sont les moyens que Dieu nous donne de triompher. Ces moyens, Jésus-Christ les résume tous en un seul : la prière. Impossible à celui qui prie comme il faut prier de ne point parvenir au salut. La parole est formelle, l'assurance absolue : *Demandez et vous recevrez ; Cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira*¹. Deux révélations ressortent de ces paroles. La première est que Dieu nous fait un devoir de prier ; la seconde que tout nous sera accordé en retour d'une bonne prière.

Nous devons prier. Mais quelles qualités doivent revêtir nos prières pour qu'elles aient la toute puissance que leur assure Jésus-Christ ? Elles doivent être intenses. Les paroles mêmes du Sauveur nous l'indiquent. « *Cherchez* », dit-il. Qui ne sait avec quelle attention minutieuse nous cherchons un objet perdu ? Quelle ardeur plus grande encore déploient ceux qui se

¹ Matt., VIII, 7.

livrent à la recherche d'un trésor ? Quelles peines, quelles fatigues, quelle vigilance, appelle chez le savant la recherche d'obscurs problèmes, chez le commerçant l'acquisition d'une fortune ? Ayons pour notre âme et la prière qui la sanctifie et la sauve au moins autant d'ardeur que les gens du monde pour les biens terrestres qu'ils convoitent. *Frappez*, dit encore le Sauveur. C'est ici la persévérance, la continuité. Quand nous heurtons à un seuil, nous retirons-nous aussitôt et avant qu'on ait ouvert ? Et si l'intérêt est grave, l'affaire qui nous amène urgente, ne reviendrons-nous pas heurter de nouveau, si notre première démarche est restée infructueuse ? Et combien sont dissemblables l'homme et Dieu ! Une insistance trop prolongée peut fatiguer et irriter l'homme ; Dieu, jamais. Au contraire, c'est de ne le point fatiguer de notre prière qui l'irriterait et nous fermerait sa miséricorde. Plus nous frappons au seuil de sa paternelle bienfaisance, mieux nous y sommes reçus.

Mais l'intensité et la persévérance sont-elles les conditions uniques d'une féconde prière ? Non, Jésus-Christ y ajoute la qualité des choses que nous demandons. Quel père, dit-il, donne une *Pierre* à son enfant qui lui demande un morceau de pain ? Voilà qui est entendu. C'est du « pain » que les enfants de Dieu doivent demander à leur Père. Du « pain », c'est-à-dire les vrais biens, la véritable nourriture, tout ce dont s'entretient l'âme et dont s'accomplissent la sanctification et le salut. Attendez-vous de votre Père qu'il vous donne « une pierre », de faux et nuisibles biens, des objets que votre salut éternel réprouve, des inutilités, des frivolités ; certaines choses que, dans votre sens borné, vous jugez bonnes et utiles, et dont Dieu voit au contraire la

nocuité ? Laissez votre père vous refuser une « pierre » et vous donner du « pain ».

Demander de bonnes choses ne saurait suffire encore. Pour prier avec efficacité, il faut prier avec les dispositions requises. Offenser par son attitude Celui que nous implorons serait perdre tout espoir d'obtenir. Et ce serait offenser Dieu que de venir l'implorer pour nous-mêmes alors que nous refusons à nos frères ce qu'ils ont droit d'attendre de nous. Aussi Jésus-Christ ajoute-t-il : *Si vous voulez que l'on accède à vos désirs, accédez aux désirs des autres*¹. Ces « autres » sont, dans l'intention du Sauveur, substitués à Dieu ; ils tiennent la place de Dieu ; si bien qu'exaucer leur demande équivaut à exaucer les demandes que nous ferait Dieu lui-même, et exaucer Dieu quand il nous adresse une requête est la meilleure disposition pour être nous-mêmes exaucés.

Quand notre prière revêt les dispositions qui précèdent, sommes-nous sûrs d'être exaucés ? Assurément, et la raison que Jésus-Christ nous en donne est d'une singulière force : *Quel père, parmi vous, alors que son fils lui demande du pain lui donnera une pierre ? Si donc vous autres, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste*² ? L'efficacité de nos prières repose donc sur deux choses également certaines. La première est que l'amour naturel, en dépit de nos déformations d'origine, ne se résigne pas chez un père à donner à son enfant ce qui lui est nuisible. La seconde, c'est que Dieu étant infiniment meilleur que nous, le fera infiniment moins encore. Argument invincible et propre à ramener

¹ Matt., VII, 12.

² Matt., VII, 10-11.

la confiance dans les âmes les plus désespérées. Et ce que Jésus-Christ ne dit pas ici, l'Apôtre Saint-Paul l'ajoute : « Que pourra nous refuser Dieu après qu'il nous a donné son Fils unique ? » Nous ayant donné le tout, comment serions-nous frustrés du détail ?

Quelles que soient la hauteur du terme et les difficultés du chemin, rien ne nous demeure impossible, quand la prière intervient et, à sa suite, d'immenses et intarissables secours.

La Pratique de la Perfection.

XIII. — Elle est à la fois : aisée : entravée : essentielle.

A prendre les paroles du Sauveur à la légère, sans les creuser, la perfection Chrétienne nous semblerait plutôt impossible que facile. Écoutons-le. *Entrez par la porte étroite, car la porte large avec la voie spacieuse est celle qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui passent par là. Oh ! qu'elle est étroite la porte, resserrée la voie qui conduit à la vie ! Qu'ils sont rares ceux qui la trouvent*¹ !

Ces paroles ne sont-elles pas bien plutôt décourageantes ? Non, si nous les savons comprendre et en discerner le but. Jésus-Christ désigne les sacrifices et les labeurs de la vertu sous la double image d'une « porte » et d'un « chemin ». Mais on ne fait que passer rapidement sous cette porte. Le voyageur franchit d'un pas joyeux et léger les étapes du chemin. Cette porte et ce chemin ne sont rien pour qui marche à un but, pour qui

¹ Matt., VII, 13-14.